

The background of the cover is a vibrant red, filled with a complex, abstract pattern of black, white, and grey geometric shapes. These shapes include stylized human figures, some with arms raised, and various angular forms that create a sense of movement and chaos. A prominent white syringe is positioned diagonally on the left side. The overall aesthetic is reminiscent of mid-20th-century graphic design.

la maladie blanche

Karel Čapek

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR

The publisher's logo is a red square containing a white silhouette of a frog in a jumping pose. The text "LES ÉDITIONS DU SONNEUR" is arranged around the frog, with "LES ÉDITIONS" at the top and "DU SONNEUR" at the bottom.



© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-257-8

Dépôt légal : mars 2022

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Illustration de couverture : © Sandrine Duvillier, d'après Topform84, Istockphoto

Titre original : *Bílá nemoc*

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

la maladie blanche

Karel Čapek

Traduction du tchèque et préface
d'Alain van Crugten



PERSONNAGES

Acte I: Le conseiller d'État

LE PROFESSEUR SIGELIUS, conseiller d'État

LE DOCTEUR GALÉN

LE PREMIER ADJOINT DE LA CLINIQUE

LE SECOND ADJOINT

QUATRE PROFESSEURS ÉTRANGERS

LE MARÉCHAL

L'AIDE DE CAMP

LE GÉNÉRAL

LE MINISTRE DE LA SANTÉ

LE COMMISSAIRE

UNE INFIRMIÈRE

LE JOURNALISTE

UN SECOND JOURNALISTE

DES MÉDECINS, LE PERSONNEL DE LA CLINIQUE,

DES JOURNALISTES

TROIS LÉPREUX

LE PÈRE

LA MÈRE

LA FILLE

LE FILS

Acte II: Le baron Krüg

LE PROFESSEUR SIGELIUS

LE BARON KRÜG

LE DOCTEUR GALÉN

LE MARÉCHAL

L'AIDE DE CAMP

DEUX LÉPREUX

LE PÈRE

LA MÈRE

Acte III: Le maréchal

LE MARÉCHAL

SA FILLE

LE JEUNE PAUL KRÜG

LE MINISTRE DE LA PROPAGANDE

L'AIDE DE CAMP

LE DOCTEUR GALÉN

LE FILS

UN HOMME DANS LA FOULE

LA FOULE

ACTE I

ACTE I
Le conseiller d'État

Scène 1

Trois lépreux couverts de pansements.

LE PREMIER LÉPREUX : C'est la peste, je vous dis, la peste. Dans notre rue, il y a déjà plusieurs personnes touchées dans chaque maison. L'autre jour, j'ai dit au voisin : « Vous aussi, vous avez une petite tache blanche sur le menton. » Et lui, il m'a répondu qu'il ne sentait rien. Mais maintenant, il lui tombe déjà des morceaux de chair, comme à moi. C'est la peste.

LE DEUXIÈME LÉPREUX : Pas la peste, la lèpre. On appelle ça la maladie blanche, mais on devrait dire : le châtement. Une maladie comme ça ne peut pas venir d'elle-même. C'est Dieu qui nous punit.

LE TROISIÈME LÉPREUX : Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu!

LE PREMIER LÉPREUX : Le châtement, le châtement? Je voudrais bien savoir pour quoi je dois être puni. Je n'ai pas tellement joui de la vie, moi. Tout ce que j'ai eu, c'est de la misère. Ça serait un drôle de Dieu, ça, un Dieu qui punirait les malheureux, non?

LE DEUXIÈME LÉPREUX : Attends, tu n'as encore rien vu. Au début, ce n'est que sur la peau, mais après ça commence à te vriller l'intérieur, que tu te dis que ce n'est pas possible, ça doit être un châtement, il doit y avoir une raison...

LE TROISIÈME LÉPREUX : Seigneur... Jésus, Marie, Joseph...

LE PREMIER LÉPREUX : Bien sûr qu'il y en a une. On était beaucoup trop nombreux sur la Terre, c'est pour ça que la moitié d'entre nous doit crever pour faire place à l'autre moitié, voilà. Tu es boulanger, tu fais de la place à un autre boulanger. Et moi je suis un pauvre et je fais de la place à un autre pauvre diable, pour qu'il puisse crever de faim à ma place. Voilà pourquoi cette peste s'abat sur le monde.

LE DEUXIÈME LÉPREUX : Pas la peste, la lèpre. Si tu avais la peste, mon vieux, tu deviendrais tout noir, avec la lèpre tu es blanc comme... comme la craie.

LE PREMIER LÉPREUX : Blanc ou noir, je m'en fous. Si au moins je ne puis pas comme ça.

ACTE I

LE TROISIÈME LÉPREUX : Seigneur, ayez pitié de nous! Seigneur, ayez pitié de nous!

LE DEUXIÈME LÉPREUX : Et encore, toi, tu es seul. Mais quand on dégoûte sa femme et ses propres enfants, hein? Les pauvres, comment peuvent-ils encore me supporter? Ma femme aussi, elle vient d'attraper une tache blanche sur la poitrine. À côté de chez nous, il y a un tapissier, il gémit tout le jour et toute la nuit... Jour et nuit...

LE TROISIÈME LÉPREUX : Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu!

LE PREMIER LÉPREUX : Tais-toi! Qui va t'écouter, lépreux, hein?

Rideau.

Scène 2

Le bureau du professeur Sigelius, conseiller d'État et directeur de la clinique.

SIGELIUS : Je vous en prie, monsieur. Je n'ai que trois minutes à vous consacrer. Mes patients, vous comprenez...
Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

LE JOURNALISTE : Monsieur le conseiller d'État, notre journal souhaiterait donner au public des informations venant de la voix la plus autorisée...

SIGELIUS : ... à propos de la maladie blanche ou lèpre de Pékin, je sais. Malheureusement, on écrit déjà beaucoup trop à ce sujet. Et de façon trop peu scientifique. Mon opinion est qu'il faut laisser la médecine aux médecins. Si vous parlez de cette maladie dans la presse, la majorité des lecteurs va soudain se découvrir tous les symptômes afférents, pas vrai ?

LE JOURNALISTE : Oui, mais notre journal voudrait précisément tranquilliser le public.

SIGELIUS : Tranquilliser? Mais mon cher, tranquilliser avec quoi? Vous voyez, c'est une maladie... grave. Et elle se propage comme une coulée de lave. Il est vrai que toutes les cliniques du monde travaillent fiévreusement sur le sujet, mais... (*Il hausse les épaules*) À ce jour, notre science est impuissante. Écrivez que les gens doivent s'adresser avec confiance à leur médecin dès les premiers symptômes, voilà.

LE JOURNALISTE : Mais leur médecin...

SIGELIUS : ... leur prescrira des onguents : du permanganate pour les plus pauvres, et pour les plus aisés du baume du Pérou.

LE JOURNALISTE : Et cela agira?

SIGELIUS : Oui, contre l'odeur qui se dégage quand les plaies s'ouvrent. C'est le deuxième stade de la maladie.

LE JOURNALISTE : Et le troisième?

SIGELIUS : La morphine, jeune homme. Rien d'autre que la morphine. Mais n'en parlons plus, voulez-vous? C'est une maladie répugnante.

LE JOURNALISTE : Et elle est... très contagieuse?

SIGELIUS, *d'un ton professoral* : C'est selon. Nous ne connaissons pas le microbe qui propage notre maladie. Nous

savons seulement qu'elle se répand à une vitesse extraordinaire, et également qu'elle n'attaque aucun animal et qu'on ne peut l'inoculer à un être humain, du moins pas à un être jeune. L'expérience en a été faite sur lui-même par le docteur Hirota à Tokyo. Nous nous battons, mon jeune ami, nous nous battons, mais nous ne connaissons pas l'ennemi. Vous pouvez écrire que, dans ma clinique, nous y travaillons depuis trois ans. Nous avons publié bon nombre d'articles abondamment et élogieusement cités dans la littérature spécialisée. (*Il sonne.*) Il a entre autres été établi de manière irréfutable... Malheureusement, je n'ai que trois minutes.

UNE INFIRMIÈRE, *entrant*: Oui, monsieur le conseiller?

SIGELIUS : Préparez les publications de la clinique pour monsieur, qui est journaliste.

UNE INFIRMIÈRE : Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

SIGELIUS : Vous pouvez les mentionner, mon jeune ami. Ça tranquilliserait le public de savoir combien nous luttons activement contre cette... « lèpre de Pékin ». Naturellement, nous ne l'appelons pas ainsi. La lèpre est une maladie de la peau, alors que notre maladie est strictement interne. Il est vrai que nos collègues dermatologues se sont arrogé le droit de faire des conférences à son sujet... Enfin, passons. Notre maladie n'est pas une sorte de gale,

monsieur. Vous devez dire au public que ça n'a rien à voir avec la lèpre. Qu'est-ce qu'une banale lèpre à côté de notre épidémie ?

LE JOURNALISTE : C'est... plus grave que la lèpre ?

SIGELIUS : Bien sûr. Bien plus grave et plus intéressant. Seuls les premiers symptômes rappellent la lèpre : une petite tache blanche quelque part sur le corps, froide comme le marbre et totalement insensible. Nous l'appelons *macula marmorea*. C'est pour cela que les gens disent également « maladie blanche ». Mais son évolution est caractéristique et totalement différente de la *leprosis maculosa* ordinaire. Nous la nommons « maladie de Tcheng » ou *morbus Tchengi*. C'est en effet le professeur Tcheng, élève de Charcot et spécialiste de médecine interne, naturellement, qui l'a observée chez certains patients dans un hôpital de Pékin. Très belle publication, je m'y suis référé en 1923 déjà, à l'époque où personne ne soupçonnait que la maladie de Tcheng deviendrait une pandémie.

LE JOURNALISTE : Une ?

SIGELIUS : Pandémie. Une maladie qui gagne le monde entier comme un raz-de-marée. Oui, en Chine, presque chaque année, on voit surgir une maladie nouvelle et intéressante – c'est la pauvreté qui fait ça –, mais jusqu'à présent aucune n'a eu le succès de la maladie de Tcheng.

C'est vraiment la maladie du moment. À ce jour, plus de cinq millions de personnes en ont péri, il y a environ douze millions de cas constatés et au moins trois fois plus de personnes par le monde qui ne sont même pas conscientes d'avoir sur le corps une tache marmoréenne pas plus grosse qu'une lentille... Et il n'y a que trois ans que la maladie est apparue chez nous ! Vous pouvez écrire que le premier cas en Europe a été constaté précisément dans ma clinique. Nous pouvons en être fiers, cher ami. L'un des symptômes remarquables de la maladie de Tcheng a même reçu le nom de symptôme de Sigelius.

LE JOURNALISTE, *écrivain* : Symptôme... du professeur...
Conseiller d'État... Sigelius.

SIGELIUS : C'est ça, symptôme de Sigelius. Comme vous le voyez, nous travaillons d'arrache-pied. En outre, il est formellement établi que la maladie de Tcheng ne touche que les sujets qui ont au-dessus de quarante-cinq ou cinquante ans. Apparemment, ceux-ci présentent un terrain favorable en raison des modifications organiques normales dues au vieillissement...

LE JOURNALISTE : C'est extrêmement intéressant.

SIGELIUS : Vous trouvez ? Quel âge avez-vous ?

LE JOURNALISTE : Trente ans.

SIGELIUS : Bien sûr. Si vous étiez plus âgé, ça ne vous paraîtrait pas si intéressant... En outre, nous savons avec certitude que dès le premier symptôme, le pronostic est fatal : la mort survient dans les trois à cinq mois, habituellement par septicémie. Mon opinion et celle de mon équipe – qui s'honore aujourd'hui encore de continuer les travaux du grand Lilienthal, mon défunt beau-père, vous pouvez écrire cela –, donc, l'opinion de l'école classique de Lilienthal est que la *morbis Tchengi* est une maladie contagieuse, transmise par un agent inconnu ; la prédisposition à la maladie se manifeste avec les premiers signes du vieillissement. Bon, symptômes et évolution de la pathologie, nous pourrions laisser tomber cela, n'est-ce pas, car ce n'est pas bien joli. Quant au traitement : *sedativa tantum praescribere oportet*.

LE JOURNALISTE : Excusez-moi ?

SIGELIUS : Oh, laissez tomber, c'est du jargon médical. La prescription classique du grand Lilienthal. Ah ça, c'était un médecin, mon jeune ami ! Si nous en avons encore de pareils aujourd'hui ! Vous avez d'autres questions ? Il ne me reste que trois minutes.

LE JOURNALISTE : Si vous permettez, cela intéresserait énormément nos lecteurs de savoir comment on peut éviter la maladie.

SIGELIUS : Quoi? Que dites-vous! Éviter? Impossible. Totalement impossible! (*Il bondit.*) Mon vieux, on va y passer tous! Tout homme de plus de quarante ans est condamné. Vous vous en fichez, vous, avec vos trente ans! Mais nous, nous les gens dans la force de l'âge... Approchez. Vous ne distinguez rien sur moi? Pas de petite tache blanche sur le visage? Non? Pas encore? Eh bien, vous voyez, dix fois par jour, je vais me regarder dans le miroir. Ainsi, ça intéresserait vos lecteurs de savoir comment on peut éviter de se décomposer vivant? Je veux bien le croire. Moi aussi, ça m'intéresserait! (*Il s'assied, la tête dans les mains.*) Mon Dieu, comme notre science est vaine!

LE JOURNALISTE : Monsieur le conseiller, peut-être pourriez-vous nous confier quelques mots d'encouragement...

SIGELIUS : Oui. Écrivez, écrivez dans votre journal... que nous devons en prendre notre parti. (*Le téléphone sonne. Sigelius saisit l'écouteur.*) Allô, oui. Pardon? Vous savez bien que je ne reçois personne. Un médecin? Quel est son nom? Docteur Galén? Il est recommandé par quelqu'un? Non? Qu'est-ce qu'il me veut? Je vous le demande, dans l'intérêt de la science! Qu'il voie mon second adjoint, je n'ai pas le temps pour sa science. Et bien, envoyez-le-moi, si c'est la cinquième fois qu'il me réclame. Mais dites-lui que je n'ai que trois minutes. Oui. (*Il repose l'écouteur et*

se lève.) Vous voyez, cher ami, comment voulez-vous qu'on se concentre sur le travail scientifique ?

LE JOURNALISTE : Monsieur le conseiller, pardonnez-moi d'avoir abusé de votre précieux temps.

SIGELIUS : Ce n'est rien, cher ami, ce n'est rien. La science et l'information ont le devoir de s'entraider. Si je puis vous être utile, n'hésitez pas. *(Il lui tend la main.)*

LE JOURNALISTE : Mes respects, monsieur le conseiller. *(Il s'en va en saluant avec déférence.)*

SIGELIUS : Au revoir ! *(Il se rassied à son bureau. On frappe à la porte. Il prend sa plume et écrit un moment.)* Entrez ! *(Entre le docteur Galén ; hésitant, il reste près de la porte. Sigelius ne lève pas la tête pendant un long moment)* Ne me faites pas attendre, cher confrère.

GALÉN, *bredouillant un peu* : Je vous demande pardon, monsieur le conseiller. Je ne voulais pas vous déranger. Je m'appelle Galén...

SIGELIUS : Je sais, je sais. Que puis-je pour vous, docteur Galén ?

GALÉN : Je... Je n'ai qu'une pratique de généraliste... Une clientèle de pauvres, comme on dit... Cela me donne l'occasion... de voir des masses de cas, n'est-ce pas ? Dans les milieux pauvres... fleurissent tant de maladies.

SIGELIUS : Comment, fleurissent ?